



**HAL**  
open science

## La “petite patrie” de Gigi Damiani, entre exil et émigration

Isabelle Felici

► **To cite this version:**

Isabelle Felici. La “petite patrie” de Gigi Damiani, entre exil et émigration. Italies, 2010, 14, pp.337-362. hal-03062317

**HAL Id: hal-03062317**

**<https://hal.science/hal-03062317>**

Submitted on 15 Aug 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Isabelle Felici

## La “petite patrie” de Gigi Damiani, entre exil et émigration

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Isabelle Felici, « La “petite patrie” de Gigi Damiani, entre exil et émigration », *Italies* [En ligne], 14 | 2010, mis en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 03 janvier 2014. URL : <http://italies.revues.org/3331>

Éditeur : Université de Provence

<http://italies.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://italies.revues.org/3331>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

# *Isabelle Felici*

Université Paul Valéry-Montpellier 3

## **LA “PETITE PATRIE” DE GIGI DAMIANI, ENTRE EXIL ET ÉMIGRATION**

Le parcours politique de Gigi Damiani (Rome, 1876-1953), grand nom du journalisme anarchiste italien et compagnon de route d’Erri-co Malatesta, l’a conduit, de continent en continent, dans des villes où était installée une forte communauté italienne : São Paulo, Mar-seille, Paris, Bruxelles, Tunis. Dans sa production journalistique, foisonnante, mais aussi dans ses textes poétiques, G. Damiani a sou-vent évoqué la question de l’exil et son corollaire, la patrie, à la fois du point de vue de l’anarchiste, qui s’oppose à l’autorité de l’État, que de l’émigré qui ressent la nostalgie de sa terre natale.

Son regard sur les émigrés et leurs rapports avec leur pays d’origine (en d’autres lieux, il pourrait aussi être question de leur pays d’accueil) est à la fois intérieur et extérieur : ayant passé plus de la moitié de son existence en dehors de l’Italie, G. Damiani a connu tous les statuts que peut connaître un étranger hors de son pays : en règle, réfugié, expulsé, clandestin, sans papiers..., ainsi que tous les états d’âme qui y sont liés et dont il témoigne dans sa production écrite. Ce regard se veut aussi extérieur, G. Damiani adoptant sou-vent le ton de l’observateur, du commentateur, pour évoquer la condition de l’émigré, les enjeux économiques et politiques de l’émigration, le sentiment patriotique qu’on tente d’entretenir auprès

des Italiens hors d'Italie. Bien qu'il ne soit plus pertinent alors de le qualifier de patriotique, et sans que cela soit contradictoire avec ses positions politiques, il persiste chez lui, comme chez d'autres anarchistes, un très fort sentiment d'attachement à l'Italie et à la langue-culture italienne. Pendant ses longs et nombreux séjours à l'étranger, ses relations sociales et politiques sont très largement – mais pas exclusivement – tournées vers la communauté italienne et vers l'Italie. C'est la raison pour laquelle l'étude de ses textes nous permet de mieux comprendre comment se construit la culture d'une communauté émigrée, souvent non reconnue, voire méprisée, aussi bien par les sociétés qui reçoivent ces étrangers que par celles qu'ils ont, géographiquement, quittées. Elle nous permet aussi de mieux comprendre comment elle continue d'exister, même des années après que le flux migratoire s'est arrêté. Pour cela, il est indispensable de retracer d'abord, dans ses grandes lignes, le périple migratoire de G. Damiani et le contexte dans lequel il a composé ses poésies, articles, chroniques<sup>1</sup>. De ces textes, nous retirerons ensuite les figures d'émigrés et d'exilés qu'il représente et dans lesquelles il se projette, pour nous pencher enfin sur sa relation avec son pays d'origine et sur la façon dont il décline, dans le contexte de l'époque, la notion de patrie.

### **De l'émigration à l'exil**

Lorsque, passeport en poche, G. Damiani quitte Rome en 1897, il est âgé de vingt et un ans et a déjà derrière lui plusieurs arrestations et séjours en résidence surveillée. Son activité de militant a fait de lui une des nombreuses cibles de la répression anti-anarchiste et anti-socialiste menée par le gouvernement de Francesco Crispi. Il ne s'est pas exprimé sur les motivations de son départ, ni sur le choix du pays

---

<sup>1</sup> Pour plus de détails, nous renvoyons à notre ouvrage *Poésie d'un rebelle. Gigi Damiani, poète, anarchiste, émigré*, Lyon, ACL, 2009, ainsi qu'à la notice consacrée à G. Damiani dans le *Dizionario biografico degli anarchici italiani*, tome I, Pise, BFS, 2003.

d'accueil<sup>2</sup>, mais il est aisé d'imaginer que pour lui, comme pour de nombreux émigrants qui n'ont jamais une seule et unique raison de partir, ces motivations sont à la fois politiques et économiques. Lorsque, à la fin de sa vie, G. Damiani, qui n'exploite guère la veine autobiographique, tente de satisfaire la curiosité de son biographe sur les activités qu'il a menées pendant les vingt-deux années passées au Brésil, c'est bien en émigré qu'il se présente, même s'il se trompe de près de dix ans sur la date de son départ : « Nel Brasile arrivai come emigrante sulla fine dell'88 »<sup>3</sup>.

Cette période d'émigration, au cours de laquelle il gagne sa vie notamment en peignant des décors de théâtre, est aussi pour lui une période de formation au sein du mouvement social de São Paulo. Il voit quasiment naître ce mouvement et il y apporte une très large contribution, par son activité journalistique incessante pendant vingt ans, aussi bien en tant que rédacteur (très prolifique) qu'en tant que directeur de périodiques, mais aussi par la place de premier plan qu'il occupe lors des mouvements de grève qui secouent la métropole industrielle qu'est devenue São Paulo en quelques décennies. Un exemple pour tous : en 1917, lorsqu'éclate une grève générale qui prend des proportions quasi insurrectionnelles, il est l'un des membres du comité de défense prolétaire qui négocie la fin du mouvement avec les industriels et les autorités. G. Damiani est ainsi devenu un héros brésilien, une icône de la lutte sociale : il existe maintenant à São Paulo une place à son nom et s'il est question des anarchistes au Brésil, dans un roman ou un documentaire télévisé, c'est toujours lui qui est au premier plan<sup>4</sup>.

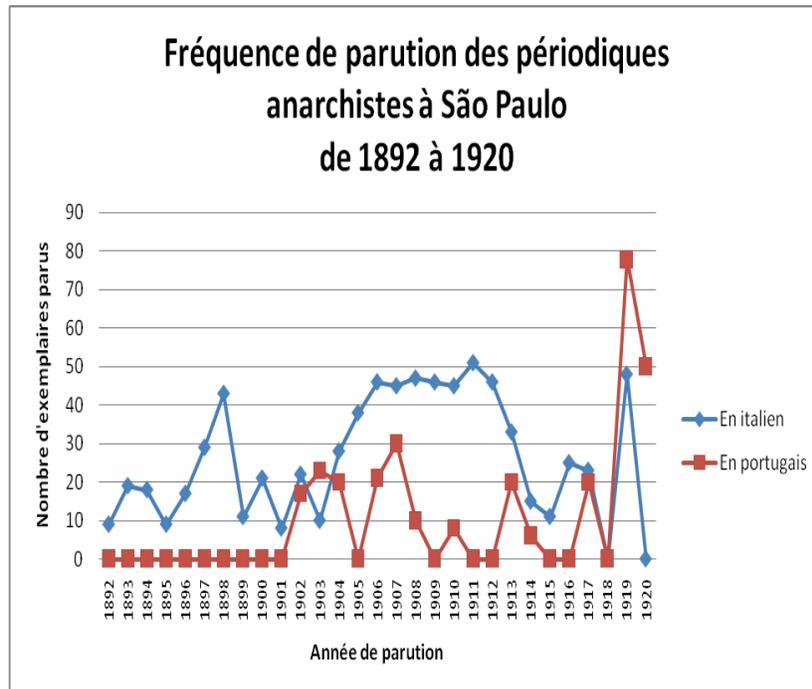
---

<sup>2</sup> Des flux migratoires italiens importants se dirigent alors vers le Brésil. L'année record est 1891, avec plus de cent mille arrivées d'Italiens.

<sup>3</sup> Lettre de G. Damiani à Ugo Fedeli, [7 juillet 1950], fonds Fedeli, Institut international d'histoire sociale, Amsterdam.

<sup>4</sup> Voir le documentaire *Os libertarios*, réalisé par Lauro Escorel Filho en 1974 : la photo de G. Damiani y apparaît, sans toutefois la légende correspondante. Voir aussi son personnage dans le roman de R. Modernell, *Sonata da última cidade*, São Paulo, Editora Best seller, 1988.

La presse anarchiste de langue italienne qui accompagne la naissance d'un mouvement ouvrier à São Paulo, et dans laquelle G. Damiani a une si grande part, suit une évolution qui accompagne le parcours d'intégration du prolétariat d'origine italienne. La représentation graphique de ce parcours, élaborée à partir du nombre de numéros publiés par an, est particulièrement frappante.



On voit comment la trajectoire de la presse anarchiste de langue italienne suit celle des Italiens, arrivés au Brésil de façon très concentrée entre la fin du XIX<sup>e</sup> et les toutes premières années du XX<sup>e</sup>

siècle, non seulement dans les plantations de café, mais aussi parmi le prolétariat de São Paulo, qui connaît alors une forte et rapide industrialisation. Les Italiens, en particulier ceux qui évoluent dans la mouvance anarchiste, sont les pionniers du mouvement social, et un de leurs journaux, *La Battaglia* (1904-1912), fondé par Oreste Ristori et auquel G. Damiani collabore, devient une référence incontournable. Au bout d'une génération, le relais passe de la presse en langue italienne à la presse en langue portugaise, la seconde étant l'héritière de la première<sup>5</sup>.

Dès 1917, contrairement à d'autres anarchistes italiens qui s'entêtent à essayer de faire vivre des publications qui n'ont désormais plus d'ancrage dans la réalité, G. Damiani prend le parti de collaborer avec la presse de langue portugaise (en écrivant en portugais ou en tenant une rubrique en italien dans un périodique en langue portugaise). Paradoxalement, c'est aussi à ce moment qu'il décide de mettre fin à son parcours d'émigré<sup>6</sup>, sans doute parce que, à cause des représailles qu'a entraînées sa participation à la grève de 1917 et à de nouveaux événements sociaux en 1919, sa situation devient très précaire. Il fait à ce moment l'expérience de la clandestinité, dont il ne sait pas encore combien elle lui sera utile dans son parcours antifasciste. Son retour en Italie est également précipité par la situation sociale qui l'y attend, alors que se font déjà sentir les prémices du

---

<sup>5</sup> Pour plus de détails sur la trajectoire de la presse anarchiste de langue italienne au Brésil, voir notre thèse de doctorat, *Les Italiens dans le mouvement anarchiste au Brésil (1890-1920)* soutenue à l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, sous la direction de Jean-Charles Vegliante et Mario Fusco, mai 1994, disponible en ligne : [http://raforum.apinc.org/article.php3?id\\_article=661](http://raforum.apinc.org/article.php3?id_article=661).

<sup>6</sup> Il tourne en quelque sorte la page avec son séjour brésilien en publiant, dès son arrivée en Italie, une brochure, *I paesi nei quali non bisogna emigrare*, véritable plaidoyer contre l'émigration au Brésil, dont il expose les mécanismes et les intérêts économiques et financiers, et contre le régime politique brésilien. S'appuyant sur sa propre expérience et sur les témoignages qui continuent de lui parvenir, il décrit les pratiques policières répressives et le système esclavagiste qui sous-tend l'économie du pays.

*biennio rosso*. E. Malatesta, accueilli comme le « Lénine italien »<sup>7</sup>, revient presque au même moment de son exil londonien et la fondation du périodique « Umanità nova », dont on méconnaît souvent l'importance – il a été quotidien jusqu'à l'été 1922 et a été vendu jusqu'à 50.000 exemplaires<sup>8</sup> –, permet à G. Damiani de mettre à profit sa longue expérience journalistique italo-brésilienne. Si E. Malatesta en est le directeur, il est lui le pilier de la rédaction, même lorsque les locaux milanais sont détruits et que les publications reprennent à Rome, jusqu'en décembre 1922<sup>9</sup>.

Le second exil de G. Damiani a un goût bien plus amer que le premier car il avait eu du bonheur à retrouver l'Italie et n'avait aucunement l'intention de la quitter à nouveau :

Qualcuno mi ha proposto un paese di frontiera ; ma io intendo di non muovermi. Se ne vanno tutti ! Al paese di frontiera ricorrerò solo nel caso di una grave condanna per i sequestri e le incriminazioni già avute. Preferirei piuttosto fare il giornale qui alla macchia. Ma di tutte queste cose è prematuro parlare ed io, poi, ho l'abitudine di prender decisioni secondo i casi.<sup>10</sup>

Les circonstances l'y contraignent pourtant en 1926, au moment de l'attentat manqué de Gino Lucetti contre Mussolini, car il est inquiété par la police, qui s'en prend aussi à sa jeune épouse. G. Da-

---

<sup>7</sup> Voir sur ce point l'introduction de l'ouvrage Piero Brunello et Pietro Di Paola (dir. par), *Errico Malatesta, Autobiografia mai scritta. Ricordi (1853-1932)*, Santa Maria Capua Vetere, Edizioni Spartaco, 2003, également parue dans « A rivista anarchica » de décembre 2003-janvier 2004 et consultable en ligne :

<http://www.anarca-bolo.ch/a-rivista/295/56.htm>.

<sup>8</sup> L. Di Lembo, *Guerra di classe e lotta umana. L'anarchismo in Italia dal biennio rosso alla guerra di Spagna (1919-1939)*, Pise, BFS, 2001, p. 43.

<sup>9</sup> G. Damiani n'en est pas pour autant réduit au silence et publie un nouveau périodique, « Fedele », qui, en même temps que « Pensiero e Volontà », dirigé par E. Malatesta, paraît jusqu'en 1926.

<sup>10</sup> Lettre de G. Damiani [à Osvaldo Maravaglia] du 10 décembre 1924, publiée dans « L'Adunata dei Refrattari », Newark, 10 juin 1954.

miani passe la frontière vers la Suisse, puis la France. Bien qu'il s'attende, surtout dans les premiers temps, à rentrer d'un moment à l'autre en Italie, l'exil qui commence dure vingt ans et n'a rien de commun avec la période brésilienne. Les démocraties européennes, la France et la Belgique notamment, mettent beaucoup moins de temps que la république oligarchique sud-américaine à se débarrasser de lui. Le périodique parisien de langue italienne « *Lotta anarchica* » commente les déboires de G. Damiani, qu'il partage avec beaucoup d'autres exilés :

Il più bello... è che, al processo, il giudice voleva sapere da lui « perché, sebbene espulso, era rientrato in Francia ». Oh ! santa e candida ingenuità di giudice. Se ad uno ad uno, sull'esempio e dopo l'esempio della Francia, tutti i paesi dove è possibile penetrare e con un sempre duro e umiliante tacitare i crampi allo stomaco proprio e dei figli han fatto altrettanto, dovrebbe essere intuibile e comprensibile, specie ad un esperto delle cose di questo basso mondo quale è certo un giudice, che a Damiani, come a tanti e tanti altri non restava altra... soddisfazione che di riprendere, da dove aveva iniziata la prima, la seconda "tournée" della *via crucis*, della vita del profugo, del proscritto e del ribelle.<sup>11</sup>

La correspondance que G. Damiani entretient avec E. Malatesta, interceptée par la police fasciste, nous permet de suivre les étapes de son périple, mais aussi les efforts qu'il fait, avec succès, pour brouiller les pistes des informateurs. Ainsi écrit-il à son vieux compagnon, le 4 avril 1930, qu'il songe à retraverser l'océan :

Mio caro Errico,  
ritorno dal passare qualche settimana in prigione per infrazione ecc. ecc.  
Fra otto giorni dovrò lasciare in ogni modo la culla degli immortali principi ; la culla e il cimitero [*sic*]. Vi stavo bene perché tanto io che Lidua (diventata meccanica) si lavora. Ma la tranquillità non è in questo mondo e, se i cattolici hanno ragione per me non

---

<sup>11</sup> *Ingiustizie*, « *Lotta anarchica* », Paris, 10 mai 1930.

ce ne sarà neppure in quell'altro. Dunque stavo qui bene per una possibile possibilità di sbarcare il lunario ; non per altro. Gli esuli di oggi non smentiscono la tradizione italiana degli esuli di ieri. Pettegolezzi, miserie e spesso qualche cosa di peggio. Altro che sperare in noi : non so ancora dove andrò perché più frontiere mi sono chiuse. Ti farò avvisare quando sarò arrivato a destinazione. Che ne dici di un ritorno nel paese dos macacos e di una iscurzione alla Patagonia per cercarvi l'oro che tu vi trovasti o di una visita al paese degli automobili e dei matrimoni a serie ?<sup>12</sup>

Toutes les démarches, y compris sans doute celles de Luigi Campolongo et de la LIDU (Ligue italienne des droits de l'homme), pour permettre à G. Damiani d'obtenir le droit d'asile en France restent infructueuses. D'une expulsion à l'autre, d'arrestation en arrestation, toujours pour des motifs préventifs et sur de simples présomptions, puisque les polices européennes, prenant le relais de la police fasciste, l'ont classé parmi les individus dangereux, il n'a guère le temps de recréer des liens profonds avec les communautés italiennes de Marseille (fin 1926-septembre 1927), Bruxelles (septembre 1927-fin 1928), Paris (début 1929-avril ou mai 1931) et Barcelone (mai-décembre 1931). S'il côtoie forcément les Italiens émigrés, qui sont partout un point d'appui pour les exilés politiques<sup>13</sup>, son activité anti-fasciste, et ses difficultés financières, matérielles et familiales, ne lui laissent guère le loisir d'en faire un objet d'observation et d'étude, comme il avait pu le faire au Brésil, avec l'acuité que nous verrons. On peut penser qu'à Tunis, qui l'accueille, ou plutôt le tolère puisqu'il est toujours sans papiers, pendant presque quinze ans, les

---

<sup>12</sup> Lettre de G. Damiani à E. Malatesta du 4 avril 1930, Rome, Archivio Centrale dello Stato, Pubblica sicurezza, Casellario Politico Centrale, fascicolo Gigi Damiani.

<sup>13</sup> On pourra s'en convaincre en parcourant le recueil d'articles *L'Italia in esilio. L'emigrazione italiana in Francia tra le due guerre/L'Italie en exil. L'émigration italienne en France entre les deux guerres*, Rome, Presidenza del Consiglio dei Ministri, Dipartimento per l'Informazione e l'Editoria, 1993. Sur les anarchistes, voir l'article de L. Nemeth, *Les anarchistes (1918-1939)*, pp. 302-305.

contacts avec la communauté italienne sont plus durables, mais il n'a guère l'occasion de l'évoquer dans sa production écrite de l'époque<sup>14</sup>. En revanche, le thème de l'exil est permanent et ne le quitte plus, même à son retour en Italie, après la Seconde Guerre mondiale.

Les grandes lignes du parcours de Damiani, entre émigration et exil, étant tracées, voyons quelles formes prennent, dans sa production écrite, les figures de l'émigré et de l'exilé.

### **Une écriture en décalage**

Tout au long de son existence, aussi bien durant ses périodes d'exil que durant ses séjours en Italie, l'écriture de G. Damiani est celle d'un « homme déplacé » et on retrouve dans son œuvre les caractéristiques que J.-C. Vegliante relève dans les œuvres « d'écrivains ayant un rapport avec le déplacement » :

C'est la notion même de déplacement qui va caractériser en profondeur ces œuvres, quel que soit leur degré esthétique, et quel que soit le rapport anecdotique qu'elles (ou leur auteur) entretiennent avec la migration "réelle".<sup>15</sup>

Dans l'œuvre de G. Damiani, aussi bien poétique que journalistique, cette caractéristique prend fréquemment la forme d'un décalage, encore renforcé par l'approche politique de l'auteur – qui l'éloigne forcément des représentations stéréotypées de l'émigré – et

---

<sup>14</sup> Voir tout de même le périodique « Domani » publié à Tunis au moment de la guerre d'Éthiopie et interdit, (simple coïncidence ?) quelques jours après la visite du représentant du Consulat Général d'Italie chez le commissaire de police (septembre 1935). *Poésie d'un rebelle*, cit.

<sup>15</sup> J.-C. Vegliante, *Civilisation et études littéraires. L'exemple de la littérature issue de l'immigration italienne en France, Phénomènes migratoires et mutations culturelles (Europe-Amériques XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1998, p. 25.

par une ironie caustique dont il ne se départit en aucune circonstance. Ainsi ne trouve-t-on pas trace chez lui du sentimentalisme auquel on pourrait s'attendre si l'on suivait certains jugements à l'emporte-pièce sur les anarchistes italiens :

Gli anarchici italiani dimostrano di essere di buona pasta – almeno in letteratura : in loro, l'umanitarismo è una concezione talmente genuina e sentita, da eliminare quasi ogni risentimento ed animosità.<sup>16</sup>

Les textes de G. Damiani abondent en exemples inverses, en particulier sur la question de l'exil et de l'émigration. En voici un premier exemple tiré d'un texte de 1908, *Viaggiando. La gente che s'incontra*, une sorte de chronique de voyage ferroviaire dans laquelle il décrit, d'une plume fort alerte, les passagers qu'il côtoie, parmi lesquels un émigré italien :

Un nuovo viaggiatore viene a sedersi al mio lato. È un italiano : un colono. Scalzo, miseramente vestito e con la barba di quattro settimane.

Siccome io mi son posto a leggere le panzane che quotidianamente un giornale italianissimo propala ai quattro venti, quel colono mi guarda con una specie d'interrogazione negli occhi... poi si agita,... poi torna a guardarmi. [...] Eccolo infine che si decide...

– Scusate... lei legge... ci dev'essere scritto lì... sai dirmi quanto costa la sterlina ora ?

Io lo guardo trasecolato, guardo i suoi piedi scalzi, la sua barba incolta, il cappello che trasuda grasso come un lardo al sole...

– La sterlina ? !

– Sì... vorrei comprarne dieci, tutti gli anni ne compro dieci...

Quell'uomo che non ha il coraggio civile di comprarsi un paio di scarpe, quell'uomo sudicio e mal coperto, sulla cui faccia si legge tutta una storia di privazioni... quell'uomo che un giorno o l'altro

---

<sup>16</sup> A. Asor Rosa, *Scrittori e popolo. Il populismo nella letteratura italiana contemporanea*, Turin, Einaudi, 1988 (première édition 1965), p. 56.

morra d'insolazione o di sfinimento... quell'uomo tutti gli anni compra dieci sterline...

E non lo cacciano in galera ! ?...

Ma è un modo anche quello di fare l'America. Dopo trent'anni, avrà il suo gruzzolo... e tornerà in Italia, a documentare che nel Brasile, anche non rubando, si può risparmiare qualche cosa.

Non rubando agli altri, ma rubando a sé stesso, vigliaccamente, stupidamente<sup>17</sup>...

L'extrait ne se veut pas un portrait de l'émigré italien typique, mais la description d'un mécanisme social et économique que G. Damiani dénonce (comme il dénonce, à travers d'autres personnages voyageurs, l'alcoolisme, l'abandon d'un enfant par sa famille qui l'envoie travailler au loin, etc.) et dans lequel l'émigré a sa part de responsabilité. Plus caustique encore, ce recueil de lettres, dont G. Damiani prétend avoir recopié les passages les plus intéressants et dont l'auteur serait un émigré, riche commerçant reconnu socialement, mais dont la correspondance avec son frère, tombée "par mégarde" entre les mains du journaliste, prouve la cupidité, la malhonnêteté et, peut-être pis que tout, l'origine plus que modeste. Voici la première et la dernière de ces prétendues lettres, qui auraient été écrites respectivement en 1894 et 1906 :

Caro frate,

Grazzie a dio, songo arrivato, pelu mare tengo soffrito molto. Ci trattarono come porci... Ora stongo qui e speriamo in Maria santissima che posso fare qualche cosa... Songo stato dallu compare e mi a dato dieci mil rei che è la moneta che corre qui. È grossa, ma vale poco perché se spende presto... Adesso faccio lo sciacquapiatti. Magno e bevo e me danno due mil rei al giorno, ma devo fare tutti li servizzi, come sia portare a spasso i figli del pa-

---

<sup>17</sup> *Viaggiando. La gente che s'incontra*, « La Battaglia », São Paulo, 21 mars 1908. Le texte est reproduit, annoté par nos soins, dans *Gli italiani all'estero*, n. 4, *Ailleurs, d'ailleurs*, Études et documents réunis par Jean-Charles Vegliante, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1996, p. 163-169.

drone, il vino alle poste, scopare la casa e il negozio, votare i zi peppi, lustrare le scarpe... Così me resta poco tempo pe' dormire. De modo che lavoro più de quanno stavo a...

Caro frate,

Te mando li soldi pá venire. Aqui preciso muito de ti pois me ascio em grande imbarazo, causa la mala condotta de minha mugliera co lu guardalivre. E tengo de stare zitte, perché lu guarda-libre sa tutte l'affare mie e é una pessoa istruvita che ogie teve relazioni con todos as pessoas importante de lu paise e pode facimme muito male, perché lu partito che stava prima a lu governo de lu municipio é caduto e lui pertence a lu partito novo e eu fiquei de burro co lu partito vecchio, cusì nun posso fallo ammazzare... Por isto vene già che eu te metto in casa. Non da retta a chi falla male dellu Brasile, perché le pessoas onradas aqui estão muito bene...<sup>18</sup>

On le voit, G. Damiani prend un malin plaisir à reproduire le langage de l'émigré "moyen", dans ce texte comme dans de nombreux autres<sup>19</sup> : toujours un mélange de dialectes du sud de l'Italie<sup>20</sup> et de

---

<sup>18</sup> G. Damiani, *Lettere di uno che l'ha fatta*, « La Battaglia », São Paulo, 12 juin 1910.<sup>19</sup> L'uomo che ride [Gigi Damiani], *Macchiette sociali. Il capitano, Il quartierone et Il capitão Pertuso & famiglia. Viva l'Italia !*, « La Battaglia », São Paulo, 24 janvier et 7 février 1909, 20 avril 1912.

<sup>20</sup> On s'attendrait plutôt à "entendre" des dialectes de la Vénétie notamment, une des régions qui a envoyé au Brésil un des plus forts contingents d'émigrés, mais la population immigrée de la ville de São Paulo, contrairement aux régions caféières et aux États du Sud du Brésil, principalement agricoles, comportait une importante proportion d'Italiens méridionaux. La ville garde aujourd'hui encore les traces de la présence napolitaine et calabraise notamment. Ces documents linguistiques n'ont rien à envier à la production de Juó Bananere, alias Alexandre Ribeiro Marcondes Machado, qui s'est lui aussi inspiré de la langue des émigrés italiens de São Paulo, par exemple dans un texte intitulé *La Divina Incrensa*, publié à « Zan Baolo » en 1915.

portugais. Ce décalage d'ordre linguistique ne se retrouve pas dans ses textes plus tardifs – on peut imaginer qu'il aurait pu croquer des personnages s'exprimant en français macaronique – peut-être parce qu'il n'a pas eu le temps nécessaire pour s'en imprégner au point de l'imiter, mais surtout parce que, en changeant de contexte, ce procédé était moins utile au travail de propagande qui sous-tend tous ses écrits sans exception. Il en sera question dans notre troisième partie.

L'autre figure qui domine dans la production écrite de G. Damiani, surtout à partir de l'instauration du régime fasciste et plus encore après son départ pour la France, est celle de l'exilé. Elle est assortie de toutes sortes d'images, assemblées en un folklore de l'exil et de l'errance : le bateau, le vagabond, l'homme seul, le juif errant et bien d'autres<sup>21</sup>. Autant d'images qui créent forcément, là-encore, un décalage entre la réalité qu'il a fallu fuir et la société future qu'on idéalise. Le destin semble tout tracé, si l'on en croit la voix d'un personnage fantomatique<sup>22</sup> nommé l'Errant, qui fait son apparition dans plusieurs compositions, ici dans *Cammina... cammina*<sup>23</sup> :

Ancora una volta la tenda da poco rizzata ripiega,  
lega i calzari e il gramo fardello raccogli ;  
col ferro alle reni lo stesso pugno brutale di ieri ti spinge  
su... su... verso il nord, oltre ogni confine di stato. Cammina.  
Cammina fratello, che per te non v'è terra ospitale,  
né tregua, né pane, né tetto,  
né oasi d'affetto. Cammina, è il destino :  
Chiunque si rivolta a un tiranno, dio o uomo che sia, andrà  
randagio per tutti i paesi, inseguito,  
dai cani che il tiranno satolla, come un bandito ;

---

<sup>21</sup> On pourra citer encore Don Quichotte, mais aussi le Christ et Jules Bonnot. Ces deux derniers voient leur chemin se croiser dans une saynète intitulée *Cristo e Bonnot*, (Chicago, Edizione Germinal, 1927).

<sup>22</sup> Le décalage a aussi souvent, chez G. Damiani, l'aspect du fantastique ou du surnaturel : voix, oracles, sibylles, fantômes, squelettes qui parlent, morts dont on attend la résurrection et dont on décrit par avance les actions vengeresses. Sans doute un écho hugolien.

<sup>23</sup> *Cammina... Cammina...*, « Germinal », Chicago, 1<sup>er</sup> décembre 1927.

sfuggito come un lebbroso. Cammina...

Bien qu'il fasse très rarement un usage direct d'éléments autobiographiques dans sa production écrite, G. Damiani se laisse aller à l'épanchement de sentiments douloureux liés à l'exil lors de la nuit de Noël 1928, pendant une période de clandestinité entre la Belgique, l'Allemagne et le Luxembourg :

Notte di Natale ! solo coi miei cupi pensieri,  
rifugiato in un paese di freddo,  
tra gente che parla una lingua a me ignota,  
per sottrarmi all'assillante meditazione  
sul triste presente e sull'incerto domani,  
le tante voci di questa notte ascolto.  
Ché nelle case vicine si canta,  
e son melodie già udite altrove,  
e si mangia e si beve in famiglia<sup>24</sup>

Mais au-delà du simple épanchement, son sentiment de solitude et les menaces qui pèsent sur lui, qu'il partage avec tant d'autres exilés, servent d'aiguillon à ceux qui le lisent, et peut-être à lui-même, pour trouver le courage de continuer la lutte. Ce souci de donner un sens au sacrifice de l'exil est exprimé dans de nombreux textes, par exemple dans *L'offerta espiatoria*<sup>25</sup>, où G. Damiani évoque, en un écho hugolien, les tombes de "subversifs" qu'on ne fleurit plus pour éviter d'être conduit en prison, mais que des brassées de coquelicots viendront bientôt fleurir, remplaçant les chrysanthèmes interdits :

...un popolo di esuli,  
i quali a primavera torneranno  
– a primavera l'immane ! –  
per mietere i più alti papaveri,  
eppoi offrirli, olocausto espiatorio,  
ai morti che il regime, oggi, vuole due volte sepolti.

---

<sup>24</sup> *Sermone del Santo Natale*, « La lotta umana », Paris, 12 janvier 1929.

<sup>25</sup> *L'offerta espiatoria*, « Germinal », Chicago, juillet 1927.

ou dans *Primo maggio 1929*<sup>26</sup> : la fête du Premier mai est explicitement comparée à la fête de Pourim qui commémore un épisode de l'ancien testament, lorsque des juifs établis en Perse sont menacés d'extermination par un vizir omnipotent et parviennent à retourner complètement la situation et à massacrer leurs ennemis<sup>27</sup>. Le parallèle se fait ainsi avec la situation des exilés italiens qui préparent leur vengeance. C'est aussi la vengeance, et l'espoir du retour au pays, qui s'exprime dans *Noi torneremo*<sup>28</sup> :

L'attesa è lunga ? Non importa. Il giorno  
del ritorno verrà. Deve venire.  
E più ritarda e più ribolle l'odio,  
più fermenta lo spasimo e più vivi,  
assilanti, i ricordi son di sprone.  
Ma prima o poi, o giullari e carnefici,  
o ladri, o criminali,  
noi torneremo !

Ces poésies, et toutes celles qui ont été écrites dans ces années où G. Damiani s'est continuellement déplacé, ont paru de façon éparse, mais auraient dû être rassemblées, si les circonstances s'y étaient prêtées, sous le titre *Euritmie dell'esilio*. La problématique est aussi largement présente dans les deux recueils, *Rampogne* et *Sgraffi*, publiés, comme en conclusion à la période d'exil, dès l'arrivée de G. Damiani en Italie, et dans ses derniers textes. Bien qu'il soit physiquement de retour en Italie, le déplacement continue pour lui, par

---

<sup>26</sup> « Fede ! », Paris, 10 mai 1929.

<sup>27</sup> *Introduction aux livres de Tobie, de Judith et d'Esther, La Bible de Jérusalem*, traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem, Paris, Les éditions du cerf, 1998, p. 647. Notons que G. Damiani était un grand lecteur de la Bible, dont il s'est inspiré dans de nombreuses parodies ou pastiches.

<sup>28</sup> Le même texte a été publié d'abord par « *Germinal* » (Chicago) en septembre 1927, puis par « *L'Adunata dei Refrattari* » (Newark) du 14 octobre 1933 et « *L'Almanacco libertario* » (Genève) de 1933.

exemple sous la forme de pérégrinations dans Rome<sup>29</sup>, une ville que, comme en 1919, il fut très heureux de retrouver après la Seconde Guerre mondiale et qu'il réapprend à découvrir et à apprécier.

Ces retrouvailles furent bien longues à arriver pour G. Damiani qui s'impatientait déjà en juin 1944. L'Italie n'était guère pressée de le récupérer et il n'obtient l'autorisation d'y rentrer qu'au début de l'année 1946. C'est encore l'occasion de bien des rancœurs que, comme à son habitude, il transcende de son ironie acerbe, dont la cible est bien souvent la patrie et ses défenseurs. Cette thématique de la patrie appartient elle aussi au folklore de l'exil, qui devient sous la plume de G. Damiani la *patria matrigna*, la « mauvaise mère-patrie », écho de la *natura matrigna*.

### **Patria matrigna et piccola patria**

La production écrite de Damiani est toujours sous-tendue par une nécessité de transmettre, de dénoncer, de convaincre... mais aussi de contrecarrer les entreprises de propagande qui empêchent l'avancement de l'idéal anarchiste. Ainsi les événements patriotiques ou nationalistes et les personnes représentant la patrie ou se définissant patriotes sont-ils une cible particulièrement sensible. Cependant, cette cible n'est pas visée dans l'absolu ; le "tir" est fonction des événements politiques. Sans évoquer ici tous les moyens qu'il utilise pour tenter de détruire le sentiment patriotique, incompatible avec son idéal de justice et de liberté, en particulier dans un contexte migratoire, on peut montrer comment G. Damiani traite le sujet au fil de son parcours entre émigration et exil.

Certains moyens pourraient sembler bien dérisoires, par exemple ces contre-manifestations organisées à São Paulo à l'occasion de la fête nationale du 20 septembre 1897, récemment instaurée (en 1895)

---

<sup>29</sup> Un seul exemple pour tous, celui de la saynète publiée posthume par « Umanità nova », le 31 janvier 1954, *Una protesta di Gesù*, où le narrateur, lors d'une promenade nocturne, rencontre Jésus qui vient de se faire renvoyer d'une réunion de la Démocratie Chrétienne.

auxquelles G. Damiani a peut-être assisté puisque c'est exactement à cette période qu'il arrive au Brésil. Il a en tout cas très vraisemblablement eu entre les mains un exemplaire du journal satirique « La Birichina » (le premier journal dans lequel on trouve quelques semaines plus tard un texte signé de lui), tout entier consacré à la fête, programmée deux fois cette année-là, à cause d'une forte pluie. On veut y montrer que ces commémorations ne sont qu'une sorte d'ersatz de fête italienne, où même le vin n'a d'italien que l'étiquette<sup>30</sup> et que le sentiment patriotique n'est qu'un outil politique et social, qui va à l'encontre de l'intérêt des travailleurs italiens, qui constituent l'immense majorité de la main d'œuvre à São Paulo en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle :

*Ribattiamo il chiodo* non è altro come vedete, che il titolo innocuo di un *numero unico*, che serve per *ribattere* la festa pappatriottica del XX Settembre, divenuta ormai un chiodo per il proletariato d'Italia, e fatta esclusivamente per uso e consumo della pappatriottica borghesia italiana e d'altri generi consimili. Ed i pappatriotti, quindi, è inutile che ripetino che noi siamo anti-italiani ; è inutile che sbraitino e che ci rinfaccino la riprovevole parola, che noi facciamo l'interesse altrui, poiché potremmo [*sic*] dimostrare tutto all'incontrario. « Noi ribattiamo il Chiodo », e lo « ribattiamo » appositamente per cercar di sradicare dal cervello dei lavoratori – or con la serietà or con lo scherzo - il falso e malefico sentimento di patria, che ci fa star divisi gli uni dagli altri.<sup>31</sup>

Le ton n'est effectivement pas toujours à la plaisanterie puisque l'année suivante, la contre-manifestation connaît une fin tragique lorsqu'un opposant, Polinice Mattei, est tué par des manifestants patriotes.

---

<sup>30</sup> *Vinai... patriottici !*, *Ribattiamo il chiodo*, São Paulo, 26 septembre 1897.

<sup>31</sup> « La Birichina » traite le sujet deux fois, dans un numéro intitulé *XX Settembre* et dans sa réplique, intitulée « *Ribattiamo il chiodo* », publiée une semaine plus tard. L'extrait est tiré d'un article signé La redazione, « *Ribattiamo il chiodo* », 26 septembre 1897.

C'est sur ces bases que G. Damiani évoque à d'innombrables reprises pendant son séjour brésilien, l'idée de patrie<sup>32</sup>, qui n'est pas un vain mot, même pour les anarchistes. Ceux-ci lui donnent cependant une autre définition. Voici celle de G. Damiani, rédigée là encore à l'occasion d'un 20 septembre brésilien :

Perché io t'amo piccolo cortile in cui mossi i primi passi, perché io non posso dimenticare i primi lembi d'orizzonte che fissai, decretano i sacerdoti degli ideali rancidi, ch'io, ad onta di tutto il mio internazionalismo, resto un innamorato della patria... mia. Ora, ch'io possa sentir piacere nel rivedere, oggi o domani, quei tali lembi d'orizzonte e quel tal cortile, non nego, ma ch'io poi senta la nostalgia della patria com'essi la intendono, questa non gliela concedo.<sup>33</sup>

C'est justement parce qu'on aime le coin de terre qu'on a été contraint de quitter, sa « petite patrie », source à la fois de bonheurs

---

<sup>32</sup> G. Damiani est l'auteur de nombreux articles à propos du 20 septembre : *La patria è una finzione*, « La Battaglia », 11 novembre 1906 ; *1898. XX settembre 1908*, « La Battaglia », 20 septembre 1908 ; *In tema commemorativo*, « La Battaglia », 23 septembre 1910 ; sous le pseudonyme d'Ausonio Acrate, *Viva... la faccia tosta*, « La Barricata », 22 septembre 1912 ; *La rivincita degli assassini*, « La Propaganda Libertaria », 5 octobre 1913 ; *Abbasso la patria*, « Guerra sociale », 11 septembre 1915.

<sup>33</sup> G. Damiani, *Riflessioni d'uno spregiudicato su d'una cosa assai... pregiudicata*, « La Terza Roma », São Paulo, 20 septembre 1901. Il réutilise cette définition à de nombreuses reprises, par exemple dans sa production littéraire : « Ad Apollo si strinse il core : rivedeva la sua patria, la sua piccola patria... dove aveva sofferta tanta miseria, ma che gli era più cara di quella grande patria di cui gli parlavano al reggimento : una patria immensa che egli non conosceva, in cui non aveva né amici e né parenti, in cui si trovava straniero e schernito a causa del suo dialetto. E lo assaltarono le reminiscenze... Ad uno ad uno, i ricordi della sua gioventù gli si affollavano alla mente... tante piccole cose obliate, cose meschine, ma che rappresentavano una esistenza. » *L'ultimo sciopero*, roman de Gigi Damiani publié en épisodes dans « La Battaglia », de São Paulo, entre juillet 1905 et mai 1906.

et de regrets<sup>34</sup>, qu'on veut régler ses comptes avec la grande patrie, dont on se sent à la fois partie prenante<sup>35</sup> et exclu : cet amour-haine est souvent représenté dans les récits d'émigration<sup>36</sup>, et existe en dehors de toute dimension idéologique. G. Damiani, en fin observateur de ses propres sentiments et de ceux des autres émigrés, l'exploite dans un but politique.

Les occasions ne manquent pas de s'en prendre à ces patriotes qui se veulent les seuls dignes représentants de l'Italie. De nouveaux heurts au sein de la communauté italienne surviennent lors de la guerre coloniale en 1911<sup>37</sup>. Les colonnes de « La Battaglia » s'emplitent d'articles qui cherchent à démentir les nouvelles répandues par la presse, selon lesquelles la Libye serait une terre riche et facile à conquérir. Les manifestations antipatriotiques prennent une tournure particulière à São Paulo qui accueille une forte communauté de sujets ottomans (Libanais ou Syriens notamment). Les rédacteurs du journal se voient ainsi accuser d'être « à la solde des Turcs » :

---

<sup>34</sup> Le manque d'espace nous empêche de développer la façon dont G. Damiani exprime son amour pour sa ville natale, Rome. Nous renvoyons là encore à l'ouvrage déjà cité, *Poésie d'un rebelle*.

<sup>35</sup> J.-C. Vegliante montre comment, même dans les milieux politiques les plus extrémistes, on découvre dans l'émigration ce sentiment d'appartenir à l'Italie. Voir *L'émigration comme facteur d'italianisation au tournant du siècle*, in *Vert, blanc, rouge. L'identité nationale italienne*, Actes du colloque *Images et débats concernant, en Italie, la question de l'identité nationale*, 24-25 avril 1998, LURPI, Université de Rennes 2.

<sup>36</sup> Voir par exemple les images qu'en donnent les frères Taviani dans plusieurs de leurs films, *Padre Padrone* et *Good morning Babilonia* notamment.

<sup>37</sup> Il y en aura aussi beaucoup d'autres au moment de la Première Guerre mondiale. Les anarchistes publient à ce moment-là un nouveau périodique intitulé « Guerra Sociale », qui consacre, sous des angles d'attaque très variés, de nombreux articles à la guerre. Les anarchistes exhortent notamment les Italiens installés au Brésil à ne pas céder aux pressions et à ne pas retourner en Italie pour participer aux combats.

Contro la guerra sono soltanto quelle canaglie degli anarchici e dei socialisti. I quali anarchici e socialisti, è superfluo dirlo, vivono e si agitano agli stipendi del gran Sultano...

Felicemente il grosso della colonia italiana, da *vendedores do jo-go do bicho*, ai capitani della guardia, agli ufficiali di giustizia ; tutta la parte migliore della colonia, la parte più intelligente e cosciente i lustrascarpe, i commercianti di banane, gli adoratori della *pinga*... la vera e propria colonia italiana non si lascia abbindolare dalle sdolcinature del sentimentalismo anarchico-socialista – che piange gli arabi intascando le piastre turche – ed unisona per le taverne grida : viva la dignità italiana !<sup>38</sup>

C'est dans ce contexte que le procédé linguistique<sup>39</sup> utilisé par G. Damiani pour tourner en dérision les patriotes prend tout son sens : l'Italien que la patrie choisit pour "digne" représentant à l'étranger n'est guère à la hauteur de ses ambitions et la frange nationaliste de la colonie italienne de São Paulo, selon le portrait qui ressort de la presse anarchiste, est un chapelet de magouilleurs, escrocs, arrivistes, analphabètes qui ne maîtrisent pas la langue de leur pays et trompent leurs propres compatriotes. À quelques semaines de la guerre italo-turque, G. Damiani, poussant la provocation à l'extrême, met en scène un témoin venu étudier à São Paulo l'« italianità australe ». Son étude le conduit... à prendre la nationalité turque, effrayé au plus haut point par ce qu'il a pu lire au siège de la société Dante Alighieri, en matière de culture italienne :

Lu Dante Linghiera foi lo mais grande poeta 'taliano. Iddu foi o primeiro che teve a barbara coragem de escrever na lingua nossa

---

<sup>38</sup> L'uomo che ride [Gigi Damiani], *Quelli che sono per la guerra*, « La Battaglia », 7 janvier 1912.

<sup>39</sup> Pour un exemple authentique d'italien "conservé" par un *oriundo* à São Paulo, et pour d'autres traces de l'Italie au Brésil, voir notre déjà ancien *Samba italiano*, « Les Langues Néo-latines », n. 276, Paris, janvier-mars 1991, p. 106-116, dont le titre s'inspire d'une chanson d'Adoniran Barbosa, de son vrai nom João Rubinato.

un libro in terceira rima ditta la ddivina commedia, indove c'è l'inferno, lu purgatorio e lo paraizo. [...]

Recordare lu Dante, nessa terra onde nos encontramos, è fazere obra altamente patriottica ; estudiallo è affirmare o nosso amore alla patria e travagliare para non scurdare la lingua de li padri nostri che cu la penna, la spada, a carabina e lu cultieddu ce ditte-ro a Italia nosa ch'è a primeira nazione dello mundo adepois do Brasile, nosa segunda patria, che amamos tantu, tantu, mas che non pode porem faccie esquecere o país onde nascimos e pelo qual estamos prontos a fare tudo aquillo che podemos, como sempre temos feito.<sup>40</sup>

Une nouvelle fois, l'ironie de G. Damiani n'a pas pour cible l'immigré en tant que tel, ni bien sûr l'auteur de la Comédie, dont il est un grand lecteur. C'est sa réponse à ce qu'on pourrait appeler, de façon anachronique, le grand battage médiatique autour du sentiment patriotique, qui n'a certes pas attendu le régime de Mussolini pour se manifester, notamment parmi les Italiens au Brésil<sup>41</sup>. La parodie rappelle également une évidence : l'émigré/immigré appartient forcément à deux patries. Et si un reproche existe, implicite, envers le commentateur de Dante, ce n'est certes pas celui de jouer sur les deux tableaux, mais plutôt de le faire pour son propre bénéfice. Et c'est sans paradoxe que, à quelques jours de son retour en Italie, G. Damiani continue de justifier le fait que l'immigré s'implique pleinement dans la défense de ses droits dans son pays d'accueil :

Siamo nel Brasile e necessariamente dobbiamo occuparci di quanto succede in questo paese. Quando ci avranno espulsi, o deportati, se la madre patria ci ripudierà, in Liberia o al polo Nord... ci occuperemo di quanto in Liberia o al polo Nord potrà accadere ed accadendo interessarci. Ma finché qui resteremo, piaccia o non piaccia a chi loda gli stranieri finché si mantengono schiavi docili

---

<sup>40</sup> Cuyum Pecus [Gigi Damiani], *Italianismo coloniale*, « La Battaglia », São Paulo, 5 juin 1911.

<sup>41</sup> Voir le périodique « Il Fanfulla », fondé en 1892, qui passe très vite d'une tendance républicaine à une orientation monarchique et nationaliste.

e diposti ad ingoiarne di tutti i colori e sapori, ma che ne chiede la crocifissione non appena quelli si credono uomini e cittadini come gli altri abitanti del paese : piaccia o non piaccia, noi non rinunciamo a dire ed a fare quanto crediamo che sia nostro dovere dire e fare per la difesa nostra personale di lavoratori che non vogliono essere sfruttati e di cittadini che vogliono concorrere nel regolare il patto sociale, di una società per la quale lavorano.<sup>42</sup>

C'est ce que G. Damiani n'aura guère l'occasion de faire lors de ses exils successifs, où ses efforts seront, de toute façon, entièrement tournés vers la lutte antifasciste et contre l'encombrant représentant du sentiment national, Benito Mussolini. C'est pendant ses séjours en Italie qu'il développe avec le plus de virulence les attaques contre le sentiment patriotique, notamment en 1919-1921, en réaction aux commémorations organisées alors en Italie, comme dans toutes les nations impliquées dans la Première Guerre mondiale<sup>43</sup>. Alors que toutes les villes et les villages d'Europe se couvrent de monuments aux morts et de tombes du soldat inconnu, les poésies de G. Damiani, qui puise souvent son inspiration dans la grande presse dont il est un fervent lecteur, frappent de plein fouet les symboles de la patrie : le

---

<sup>42</sup> *Il clericalismo alla riscossa*, in *La voce italiana della Plebe*, « A Plebe », São Paulo, 4 octobre 1919.

<sup>43</sup> Lors de son second retour, en 1946, les cibles changent de nouveau. La figure du député, surtout s'il revient d'exil, est cible de son ironie (voir par exemple *Un... paciocccone o, a piacer vostro, un farabutto*, « Sgraffi », Newark, Edizioni Adunata dei Refrattari, 1946), mais il s'en prend essentiellement à l'Église et au pouvoir clérical. Nous avons eu l'occasion de traiter ce sujet lors d'un colloque international sur *Le soixantième anniversaire de la proclamation de la république italienne*, intitulée *Gigi Damiani, le regard d'un anarchiste sur la naissance et les premières années de la république italienne*, Laboratoires Babel, LEAD et CDPC, Université du Sud-Toulon-Var, 19 et 20 octobre 2006.

roi<sup>44</sup>, le Vittoriano et l'*Altare della patria*, hébergé à l'intérieur du monument à Victor Emmanuel II<sup>45</sup>, les mères des soldats tués au combat<sup>46</sup>, alors un sujet d'actualité s'il en est. Il veut aussi mettre en lumière l'ingratitude de la patrie en utilisant son bagage d'émigré. *Reduci*, qui a pour toile de fond l'Italie au lendemain de la Première Guerre mondiale, contient tous les aspects de la thématique qui nous occupe et presque tout le folklore de l'exil. Le poème s'ouvre sur l'image d'un bateau qui emporte des émigrants. C'est leur second exil puisqu'ils quittent une terre qui les avait déjà contraints très jeunes à partir...

in cerca di pane e di umiliazioni,  
quando la patria era troppo stretta per loro  
e sentiva il peso e la paura della loro miseria.<sup>47</sup>

L'ambivalence de la situation de l'immigré est présente puisque, à côté des tâches accomplies pour ce nouveau pays et des humiliations qu'ils y ont connues, à côté de la nouvelle langue qu'ils ont apprise, « non dolce come quella con la quale la mamma assopiva, quando fanciulli, in loro la fame », subsiste celle qu'ils croyaient enfouie et qui se met à leur parler. C'est la "petite patrie" qu'ils entendent et revoient :

Rividero la povera casa paterna, la piazza del villaggio, il podere  
che sapeva tanti sudori e tante lacrime...

---

<sup>44</sup> Voir son roman *Il didietro del re. Memorie di un mancato regicida raccolte e tradotte da Simplicio*, Rome, Edizione Società Anonima Poligrafica Italiana, 1921.

<sup>45</sup> *Parla il "soldato ignoto"*, « Pagine libertarie », Milan, 15 février 1923, repris sous le titre *Parla il "milite ignoto"* dans le recueil *Voci dell'ora*, Rome, Edizioni di Fede!, 1924. Une traduction en français, *Histoire du soldat inconnu*, a été publiée par E. Armand, Orléans, *L'En Dehors*, 1927.

<sup>46</sup> *Dopo la strage*, *Voci dell'ora*, cit.

<sup>47</sup> *Reduci*, « Pagine libertarie. Rivista quindicinale di critica e cultura », Milan, 15 janvier 1923. La poésie est reprise dans le recueil *Voci dell'ora*, cit. Les trois citations qui suivent sont tirées du même texte.

Rividero le donne assiegate attorno alla fonte...  
La nostalgia delle cose passate e lontane li avvinse con una  
carezza di melanconia.

Mais c'est la "patrie" tout court qui, exploitant leur nostalgie, les  
rappelle à elle :

E verso loro protese le braccia  
come per una suprema invocazione.  
– Figli – essa clamò – lo straniero è alle porte !  
Esso vuol ricalcare col suo piede pesante il suolo dal quale i  
vostri avi lo cacciarono per sempre...  
Vuole prendersi le terre e le donne dei vostri fratelli.  
Vuole abbattere i monumenti della nostra gloria e della nostra  
libertà...  
Figli, aiutate !, aiutate ! [...]  
accorrete che ho bisogno dei vostri petti per arginare l'invasione  
nemica.  
Non negatemeli.  
Io confesso adesso, davanti al mondo, che fui matrigna con voi ;  
che fui ingiusta. [...]  
Tutti sarete miei figli e tutti si siederete alla mensa comune  
con eguale diritto.

G. Damiani donne une tonalité chromatique dramatique à sa poé-  
sie – vert de gris, noir tâché de sang humain – qui s'assombrit encore  
puisque, une fois la guerre finie, la patrie abandonne à nouveau ses  
enfants, qui ont le sentiment d'avoir été une nouvelle fois trompés :

ripartono perché per essi che non solo hanno difesi,  
– ma anche allargati –  
i confini della patria,  
la patria è sempre stretta.

## **Conclusion**

Le chemin que nous venons de retracer est un parcours individuel, riche de nombreuses expériences, qui sont autant d'occasions de rappeler quelques caractéristiques propres à tout parcours d'émigration. La frontière est souvent très fragile entre émigration et exil puisque un émigré est souvent aussi un exilé et que tous deux partagent, dans la plupart des cas, des problématiques identiques. Selon l'appellatif utilisé, c'est le regard qu'on pose sur la personne considérée qui est différent. Peut être différente aussi l'intensité de chaque problème à affronter, au regard de la situation administrative, de la relation avec le pays d'origine, etc. Mais il existe un cadre commun à tout émigré/immigré/exilé. Ainsi, les récits d'émigration comportent toujours un "bagage", toujours un voyage, toujours une façon de gérer sa double appartenance... Il y a aussi cette notion de déplacement qui persiste et se transmet au-delà des générations. À l'échelle de l'individu, aucun de ces éléments n'est jamais entièrement identique d'une personne à l'autre, ni dans le déroulement des étapes, ni dans la manifestation des émotions, mais le cadre et les mécanismes qui se mettent en place sont fixes et transposables à d'autres époques et pour d'autres groupes humains. L'approche comparative, encore peu développée en matière d'immigration, peut aider à mettre en évidence ces mécanismes.

Dans le cas de G. Damiani, dont le parcours multiple permet déjà à lui seul cette approche comparative, l'expérience migratoire a la particularité d'être un tremplin pour atteindre ou tenter d'atteindre l'objectif politique qu'il s'est fixé. Les figures qu'il met en scène sont donc à la fois des doubles de lui-même et des pions à déplacer sur l'échiquier des batailles politiques qu'il a choisi de mener. Pour que le but soit atteint, dans la démarche d'écriture engagée de G. Damiani, ces émigrés ou exilés se doivent d'autant plus d'être "vrais" c'est-à-dire de toucher les "vraies" émotions et les bonnes problématiques. Étant données les capacités d'observation de Damiani, il n'y a pas à douter de l'authenticité de ses émigrés, même s'il force, parfois outrageusement, le trait. Avec ses portraits, – ses

charges – nous avons donc, mais comme imprimées en négatif, les caractéristiques idéales d’une population émigrée/immigrée selon les critères des classes dirigeantes : ayant conservé des liens avec son pays d’origine suffisamment actifs pour être réveillés en cas de besoin, sans avoir trop “envahi” le pays d’accueil. C’est sa vision extérieure. Mais nous avons aussi sa vision intérieure et son propre sentiment d’appartenance au pays d’origine, bien réel.

Certes, il est démodé aujourd’hui de parler de patrie et le débat entre petite et grande patrie, dans les termes que nous avons exposés, n’a plus lieu d’être. Mais il suffirait de transposer la discussion sur la question de l’identité pour en retrouver la pertinence. L’Italie d’aujourd’hui est doublement confrontée à cette question, de par la présence, nouvelle sur son territoire, de populations immigrées qui viennent l’interroger, chez elle, sur son identité, mais aussi parce que les Italiens de l’étranger continuent d’être pour elle un enjeu. En dehors des intérêts électoralistes, il existe aussi un sentiment d’italianité qui continue de susciter des élans très forts, qui ne s’apparente à aucune menée nationaliste ni identitaire, et se manifeste encore des générations après le premier départ<sup>48</sup>. Ces manifestations, souvent immatérielles, parfois mystérieuses, constituent un patrimoine culturel “déplacé”, dont il reste beaucoup à étudier et auquel il est bien difficile de donner, malgré le temps écoulé, une autre étiquette qu’italienne.

---

<sup>48</sup> Le recueil de témoignages *Enfants d’Italiens, quelle(s) langue(s) parlez-vous ?*, textes recueillis par I. Felici et J.-C. Vegliante, Toulon, Géhess éditions, 2009, en donne de nombreux exemples.